

FOCUS

FEMMES

EN RÉSISTANCE

EN AURE ET LOURON



VILLES
& PAYS
D'ART &
D'HISTOIRE
DIRE

Edito

« Clandestines » ...

« L'évasion clandestine de la France vers l'Espagne par les Pyrénées est un épisode unique de l'histoire de la deuxième guerre mondiale et peut être de l'histoire » Robert BELOT ... Et ceux qui ont vécu cette aventure périlleuse ont l'impression d'être des « laissés pour compte » de la mémoire collective. Un déficit mémoriel qui engloutit l'histoire individuelle de 55 à 80 000 personnes de toutes nationalités qui fuyaient ou combattaient le nazisme. Ils ont vécu de nuit avec leurs pieds et en silence ... Une histoire personnelle et secrète.

Ces « réfugiés » les bannis d'Hitler célèbres ou anonymes ont bénéficié de l'aide et de la solidarité des familles « hébergeuses », les « helpes » et des passeurs. La culture transfrontalière franco-espagnole a joué un rôle essentiel dans cette chaîne de solidarité et la constitution des filières. Le moment était dangereux et l'engagement total et ils savaient qu'au-delà de la crête d'où ils verraient peut-être la terre promise ... Chacun emportait son secret et qu'ils ne se reverraient pas.

Et le rôle des femmes n'a pas été mineur même si on ne le connaît pas bien. Dénier ou oubli de l'histoire ? Pour Vichy elles avaient été mises au service de la politique nataliste et moraliste du régime. Mais beaucoup de femmes et notamment les femmes pyrénéennes vont transgresser les lois. Dans nos vallées, notamment d'Aure et du Louron » la femme a toujours affirmé à travers le droit coutumier une position sociale acquise et reconnue. Elles résisteront et s'engageront !

Égrenons leurs noms pour ne pas les oublier ! Et soyons des passeurs de mémoire convaincus que toutes ces actions éclatées et secrètes, tous ces gestes héroïques au quotidien ont participé à forger un espoir collectif, celui de la Paix et une construction commune l'Europe. Elle est plus que jamais notre avenir !

Josette DURRIEU
Sénatrice honoraire
Membre honoraire du Conseil de l'Europe

SOMMAIRE

5 LE CONTEXTE

- A. La place des femmes dans le régime de Vichy 5
- B. Les femmes en résistance 5
- C. Le contexte particulier aux vallées d'Aure et du Louron 6
- D. L'impact de la guerre d'Espagne 8
- E. L'impact de la défaite 8
- F. La présence allemande 10

11 LES FEMMES EN RÉSISTANCE EN VALLÉES D'AURE ET DU LOURON

13 ELLES ONT TÉMOIGNÉ

Remerciements à toutes les familles des personnes citées qui directement ou indirectement m'ont fait parvenir leurs témoignages. Remerciements au Musée de la Résistance et de la Déportation de Tarbes qui a mis à ma disposition de nombreux documents.

Sources/bibliographie : les dossiers individuels des services historiques de la défense ; les dossiers individuels du Comité des Combattants Volontaires de la Résistance ; les témoignages personnels ; les Archives Départementales des Hautes-Pyrénées ; les archives du Comité Historique de la Résistance des Hautes-Pyrénées ; les Travaux de Mémoire d'Emilienne Eychenne ; " Les mangeurs d'aurore ", pièce de théâtre de Renée Sarrelabout.

Couverture :
Aragnoet - Retirada 1938 © Ville de Bagnères-de-Bigorre Fonds photographique Alix.
Portrait de Jeanne-Andrée Fourasté © Collection F. Bouygard.



Groupe de Simone - Les Chemins que l'on ne peut oublier © René Latour

“CETTE DIMENSION EXEMPLAIRE ET HÉROÏQUE DE LA RÉSISTANCE A EU POUR EFFET DE RELÉguer CEUX QUI L'ONT FAITE : LES RÉsISTANTS. LES QUELQUES HÉROS QUI DOMINENT CETTE MÉMOIRE ONT JETÉ UNE OMBRE SUR LES ACTEURS ANONYMES SANS QUI RIEN N'AUraIT ÉTÉ POSSIBLE.”

ROBERT BELOT – La grande histoire de la Résistance – Larousse 2015

Cette citation résonne particulièrement bien à l'encontre des femmes résistantes. L'histoire de la résistance s'est très longtemps écrite au masculin, oubliant souvent celles que l'historienne Claire Andrieu appelle les « intendantes de la Résistance ». Trop longtemps occulté, leur rôle a pourtant été déterminant, qu'elles aient été agents de liaisons, ravitailleuses, passeuses ou simple boîte aux lettres. Depuis quelques années, dans le sillage des mouvements féministes, leurs actions sont remises à jour...

Sur notre territoire pyrénéen, dans un monde où la femme a longtemps été à la base de la société, on ne pouvait pas croire à leur effacement pendant cette période de troubles. Malheureusement, si on trouve des prénoms mentionnés dans beaucoup de témoignages d'évadés de France ou de maquisards, rares sont celles qui sont restées dans la postérité. C'est pourquoi nous allons dans ce focus esquisser quelques portraits, mais en laissant de nombreuses dans l'oubli. Cet opuscule tient à mettre en lumière et à rendre hommage à toutes ces femmes de l'ombre.

#1. LE CONTEXTE

À LA FIN DES ANNÉES 1930, LE DÉSÉQUILIBRE DÉMOGRAPHIQUE ENTRE LES HOMMES ET LES FEMMES, HÉRITÉ DE LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE, EST À PEINE RÉSORBÉ ET LA NATALITÉ EST EN FORTE BAISSÉ PARTOUT EN FRANCE.

A. LA PLACE DES FEMMES DANS LE RÉGIME DE VICHY

Les femmes n'ont pas obtenu l'égalité civile et politique malgré leur forte implication dans l'effort de guerre entre 1914 et 1918. Le maréchal Pétain instaure, en juillet 1940, le régime dit « de Vichy » après avoir signé l'armistice le 22 juin. Il contribue à redéfinir le rôle de la femme dans le contexte d'un nouveau conflit mondial.

L'État français édicte une série de décrets et de lois visant à restreindre la place des femmes dans la société et à les confiner au sein du foyer. Des textes fondés sur la différence et la complémentarité des sexes tendent à restituer la famille dans toute sa force et sa stabilité : la femme doit procréer et assurer l'éducation des enfants, le mari doit diriger le foyer et subvenir aux besoins de la famille. Le régime de Vichy accroît son contrôle sur le corps féminin, œuvre contre les pratiques contraceptives et le recours à l'avortement, l'abandon du domicile conjugal est passible d'une peine de prison... Leur rôle de mère au foyer les met face aux pires tracasseries : ravitaillement, habillement, incitation des fils et maris au travail obligatoire. Le régime leur fait

clairement sentir qu'elles sont responsables de la défaite, due à un faible taux de natalité.

B. LES FEMMES EN RÉSISTANCE

En résistant, elles ont transgressé non seulement les lois en vigueur mais également les lois tacites de ce que « doit » être une femme. Ainsi, dans cette période de désobéissance, la résistance féminine s'est exercée à deux niveaux : dans la transgression des règles sociales traditionnelles qui les cantonnaient à la sphère du privé et en se mettant hors la loi de Vichy. Cette transgression était d'autant plus évidente dans nos vallées où la tradition d'équité entre hommes et femmes survivait tant bien que mal.

Les femmes entrent donc tôt dans la Résistance, souvent bien plus tôt que les hommes, qui sont absents et c'est par elles et autour d'elles que s'organise le quotidien de la Résistance. Le non-engagement dans des structures politiques reconnues est une spécificité féminine. Des centaines de femmes risquent leur vie pour organiser les chaînes de solidarité dans le but de sauver les prisonniers de guerre, des réseaux d'évasion se constituent dès l'été 1940. L'hébergement



évolue tout au long de la guerre comme par exemple l'hébergement des prisonniers, des aviateurs alliés, des réfractaires au STO et des Juifs. Elles aident les individus pourchassés, cachent les responsables des mouvements pendant leurs déplacements, dissimulent les Juifs voués à l'emprisonnement... Il y a des centaines de témoignages de cette forme de Résistance ce que l'on peut appeler une résistance sans armes.

La presse clandestine n'aurait pas pu fonctionner non plus sans le soutien actif et le travail des femmes. Elles accédaient alors à des champs d'activités traditionnellement réservés aux hommes. Elles étaient responsables de la diffusion, assuraient les tâches de secrétariat : on les en disait incapables !

Nous avons mentionné la résistance des femmes sans armes mais la forme plus rare et souvent occultée, c'est leur rôle dans les luttes armées. Jugées souvent inaptes de se servir d'armes, les femmes passent plus facilement inaperçues, avec un cabas ou un landau par exemple, pouvant ainsi effectuer des repérages des lieux ou des transports d'armes et d'explosifs. Quelques femmes sont engagées dans les maquis. Certaines sont spécialistes

des explosifs par exemple. Selon les archives et documents de la Seconde Guerre mondiale, le nombre connu de femmes tuées au combat ne cesse de s'accroître.

On estime aujourd'hui la part de ces femmes entrées en résistance à 20 ou 30% des effectifs connus des résistants. L'engagement dans la Résistance représente quant à lui seulement 2% de la population.

C. LE CONTEXTE PARTICULIER AUX VALLÉES D'AURE ET DU LOURON

Nos deux vallées sont frontalières avec l'Espagne, un des rares pays d'Europe à ne pas être contrôlé par l'Axe et à entretenir dans sa capitale et les grandes villes une ambassade et des consulats britanniques qui joueront un rôle capital dans la Libération. Franco juge préférable, vu l'état de son pays au lendemain de la guerre civile, de rester prudent durant ce nouveau conflit. Ainsi l'Espagne devient un refuge, une étape pour les volontaires afin de rejoindre les armées qui continuaient le combat contre l'Allemagne. Pour atteindre l'Espagne il faut traverser les Pyrénées et les passer clandestinement. Nos vallées offrent de nombreux passages par des cols souvent élevés mais desservis par des chemins

anciens et toujours entretenus par l'activité agro-pastorale et les relations familiales et économiques entre les deux versants. Cette échappée permet de sauver sa vie de la « solution finale » ou tout simplement d'esquiver la Relève et le Service du Travail Obligatoire.

D'après le recensement de 1936, il y a près de 190 000 habitants dans les Hautes-Pyrénées. A cette population, on peut ajouter environ 2 000 espagnols réfugiés de la guerre civile, travaillant dans les fermes, les chantiers de montagnes, les carrières et les mines. D'autres étrangers sont installés dans le Département comme des Italiens, mais aussi des Lorrains, des Charentais, des Auvergnats. Le thermalisme, les pèlerinages de Lourdes et les sports de montagne drainent des milliers de touristes tous les ans dans le Département. Les populations locales sont depuis longtemps ouvertes à ces nouvelles rencontres.

Les marchés agricoles sont encore un élément principal de la symbiose locale. L'industrie n'est pas source de forte concentration de population. Arreau est la seule ville et ne compte que 997 habitants ! Le paysan est partout chez lui, parle encore patois. Les gens se connaissent entre eux, même s'ils sont de différents villages, de différentes vallées. Ils connaissent tous les chemins, les passages, les cabanes et granges. La tradition agro-pastorale et la pauvreté les mettent perpétuellement en mouvement. La solidarité et l'entraide sont inscrites dans les gènes des Louronnais et des Aurois.

L'industrie est réduite et tient surtout à l'hydroélectricité dans nos vallées. Il existe encore de grands chantiers d'aménagements, de constructions de barrages et de canalisations sur notre secteur, que ce soit en Louron ou en Aure. De nombreux réfugiés espagnols

y travaillent. Les travaux forestiers emploient également cette main-d'œuvre étrangère. Ces activités en milieu hostile, ouvertes aux étrangers, favorisent la présence de prétendants au passage vers la liberté. Les ouvriers permanents des sociétés productrices d'électricité, des usines électrochimiques de Saint-Lary ou de Sarrancolin et des exploitations forestières sont aussi des maillons essentiels à la sécurité de ceux qui veulent se faire oublier !

D'un point de vue politique, la vallée d'Aure est plutôt acquise aux radicaux de gauche et a bien adhéré au Front Populaire. L'esprit de résistance marque la majorité des habitants, et la population ouvrière, souvent étrangère aux vallées, propage les nouvelles idées des fronts de gauche opposés au régime de Vichy.



Affiche de propagande pour le STO © AD de Seine et Marne



1. Vie quotidienne à Azet

© Fonds privé Maryse Puyo

2. Vie quotidienne à Ilhet

© Fonds privé André Brunet



D. L'IMPACT DE LA GUERRE D'ESPAGNE

Au départ de la guerre civile, assez peu d'espagnols déjà émigrés sur le versant français veulent retourner combattre. Il y a peu d'engagement dans les brigades internationales. Les choses commencent à évoluer en 1938. On voit de plus en plus de courriers, de colis et d'hommes transiter par le versant nord des Pyrénées. Début 1938, Aurois et Louronnais commencent à s'émouvoir des événements : dix-neuf personnes arrivent par les crêtes du Haut-Louron malgré les risques d'avalanche et les forts cumuls de neige. Il faut que la situation soit désespérée pour oser prendre ce chemin en hiver. Tout le secteur entre Bielsa et Aïnsa est tenu par la 43ème division républicaine et se retrouve très isolé, sans ravitaillement, encerclé par les forces franquistes. En vallée d'Aure des partisans d'ici ou d'ailleurs font passer du ravitaillement et des armes par le câble des mines de Parzan qui passe dans la vallée du Moudang. La 43ème division se voit dans l'obligation d'évacuer les populations civiles de Bielsa et c'est un flux continue qui affronte le froid et la neige en avril 1938. Ils arrivent de Bielsa par la vallée de Pinarra et le Port Vieux. Parmi eux

se trouvent les malades et blessés logés au sanatorium de Pineta, ils arrivent aussi de la vallée de Gistain par le Rioumajou. Devant une telle détresse, c'est l'union de tous, préfet, instituteurs, maires, curés, de droite ou de gauche, le Secours Populaire, la Croix Rouge, toute la population répond pour essayer de soulager cette misère immédiate. Les paysans de la montagne ont vu bien plus malheureux qu'eux au moment où les stations thermales vont connaître la dernière saison glorieuse !

E. L'IMPACT DE LA DÉFAITE

Deux ans après ces événements espagnols, c'est au tour des Français de se demander ce que la guerre va faire d'eux. En juin 1940, ce sont plus de 200 000 réfugiés qui affluent dans le Département, dont plus de 20 000 étrangers, en majorité belges. Rien n'avait été prévu pour accueillir autant de monde. Heureusement, la vocation touristique du Département permet d'en loger une partie. Le nombre allait se résorber de lui-même après l'armistice et la démobilisation. Dès le 25 juin 1940, la ligne de démarcation coupe la France en deux grandes zones principales :



3. Vie quotidienne à Azet © Fonds privé Maryse Puyo

4. Aragnouet - Retirada 1938

© Ville de Bagnères-de-Bigorre Fonds photographique Alix

5. Arreau gare - Retirada 1938

© Ville de Bagnères-de-Bigorre Fonds photographique Alix



Soldat allemand dans la rue à Loudenvielle
© Fonds privé Marc Doucet

Aussi, ces femmes qui attendent le retour de leurs maris, pères, fiancés... s'organisent pour aider tous ces gens qui fuient le fascisme et dont certains veulent repartir au combat.

F. LA PRÉSENCE ALLEMANDE

L'armée allemande s'installe dès novembre 1942. Ils sont en majorité des « *Gebirgsjäger* », l'équivalent de nos chasseurs alpins. Ils surveillent la zone frontalière et sont souvent assimilés aux douaniers par les populations locales. Neuf hommes sont cantonnés à Arreau, vingt à Vielle-Aure, quinze à Bordères-Louron et vingt à Loudenvielle, ce qui fait beaucoup par rapport aux autres vallées du Département. La Sipo (*Sicherheitspolizei*, police de sûreté) est présente à l'Hôtel Family près de la gare de Tarbes.

C'est de là que partent les agents qui viennent arrêter à Sarrancolin, Arreau, Bordères ou Loudenvielle. L'occupant est donc en nombre très limité, même à l'échelle du Département, mais grande est la peur qu'il génère. Une fois en 1943 ils essaient de boucler la vallée d'Aure avec des troupes plus importantes, mais sans succès. Cette tentative laisse cependant un souvenir cuisant aux populations locales. Le plus contraignant c'est la zone réservée. Effectivement depuis le 18 février 1943 est créée une zone réservée le long de la frontière où ne peuvent se déplacer librement que ceux y ayant leur résidence habituelle et détenant un laissez-passer.

Des laissez-passer occasionnels peuvent être délivrés pour une raison valable. Des barrages de contrôle sont installés sur les routes et des contrôles peuvent être menés sur la zone de manière aléatoire par l'occupant ou la gendarmerie. Dans nos vallées sont inclus dans la zone réservée, les villages au sud d'une ligne Cazaux-Debat, Arreau, Ancizan, autant dire les trois-quarts du territoire.

- La zone occupée (ou "la zone nord") : occupée par les Allemands, cette zone est placée sous l'autorité du gouverneur militaire de Paris et couvre environ 55% du territoire ;
- La zone libre (ou "la zone sud") : le 2 juillet 1940, le gouvernement français s'installe à Vichy qui devient en quelque sorte la "capitale" de la zone libre, familièrement appelée "zone nono" (pour non occupée). Le 10 juillet 1940, le Parlement vote les pleins pouvoirs au Maréchal Pétain qui promulgue "l'Etat français" et s'engage peu après dans une politique de collaboration avec l'occupant nazi. Dès l'origine, les traversées clandestines de la ligne de démarcation sont nombreuses, le plus souvent pour des raisons commerciales ou privées. Puis les passages s'organisent progressivement autour de véritables réseaux destinés à faire passer en zone dite "libre" des prisonniers de guerre français et des Anglais évadés, des Alsaciens et des Lorrains qui refusent de s'engager dans l'armée allemande, des volontaires qui veulent rejoindre la France Libre ou toute personne qui se sent menacée. Ainsi, dès la fin de l'année 1940, il existe des candidats au passage en Espagne, ce qui nécessite une certaine organisation.

#2. LES FEMMES EN RÉSISTANCE EN VALLÉES D'AURE ET DU LOURON

“ AU DÉPART, CE SONT TOUJOURS DES GENS QUI SE CONNAISSENT ET QUI, N'EN POUVANT PLUS D'INDIGNATION, SE CONCERTENT POUR FAIRE QUELQUE CHOSE. ” Germaine TILLON

L'activisme féminin dans la vallée a été de toutes les natures possibles et imaginables. Nous vous présentons ici des femmes qui ont jugé faire leur simple devoir de femme et de citoyenne.

A. LES OUBLIÉES DE L'HISTOIRE

Il faut éplucher les témoignages, écouter les descendants et parfois on arrive à retrouver leur trace, mais combien sont-elles à avoir risqué le pire par des actions souvent anodines, juste pour l'amour des leurs et un esprit de résistance inculqué dès leur plus jeune âge. Ainsi dans plusieurs témoignages on trouve la trace de Baptistine Bonneau à Vielle-Aure. Elle aurait hébergé, nourri des candidats au passage vers l'Espagne.

Sur le secteur Sarrancolin-Ilhet, les femmes se sont beaucoup investies. Le café Lavigne, le cabinet du Docteur Marquié, l'entreprise de travaux publics Chappat, voilà des hommes et lieux importants de la Résistance auroise. Par leurs réseaux de nombreuses personnes arrivent sur le secteur et il faut s'en occuper. En 1943 un maquis est organisé au-dessus d'Il-

het à la cabane du Col de Bas. Dans son témoignage, René Latour, nous parle de la période durant laquelle il se cache dans ce maquis. Il évoque alors les filles du pays qui les aident : « Il y a aussi Berthe, avec sa cousine, qui montent nous voir et nous portent quelques ravitaillements. Elles habitent entre le village d'Ilhet et le col dans une ferme en bordure de chemin... »



Les femmes à bicyclette, un maillon oublié de la Résistance

Un peu plus loin dans son récit, il l'implique une seconde fois :

« Restait le cas de Hans qui ne voulait pas freiner notre départ. Nous l'avions confié à Berthe pour qu'elle puisse le camoufler en attendant des jours meilleurs. Cet ancien des Brigades Internationales en décida autrement et disparut un beau jour... »

Aujourd'hui, qui se souvient de Berthe et de son action ? Sûrement pas les livres d'histoire ! Une rapide enquête auprès des habitants porte vite ses fruits. La ferme est vite identifiée, c'est la Maison Pernou, et c'est Berthe Arné, née Marmouget. Au moment des faits ce n'est plus une jeune fille c'est une femme de 35 ans bien consciente des dangers encourus. Combien de familles d'Ilhet fournissent le maquis par l'entremise de Berthe ? Une délibération municipale datée de 1946 nous donne une vague idée de l'implication des familles, remerciant toutes les maisons des hameaux satellites aux villages qui n'ont pas hésité à abattre du bétail pour alimenter le maquis, à cacher des candidats à l'évasion et même à en accompagner jusqu'à la frontière.



Groupe de Simone Arnould - Grange du Clot de Mourtis. © Livre de René Latour

Dans l'esprit de l'époque seuls les chefs de familles hommes sont mentionnés, mais la mémoire du village n'oublie pas de mentionner toutes ces femmes qui apprennent les bêtes abattues pour les porter aux maquisards.

Simone Arnould, dans son récit d'évasion, « C'était en 1943 », mentionne le rôle de jeunes filles à bicyclette :

« À un croisement, trois jeunes filles nous attendent à bicyclette. Deux vont passer devant en éclaireuses, puis le guide, ensuite la troupe, et à quelque vingt mètres en arrière, la troisième bicyclette. On convient d'un signal s'il y a danger, le guide allumera une allumette et nous devront nous aplatir dans le fossé. »

André Péres de Lannemezan, réfractaire au STO, s'évade en mai 1943. Il raconte :

« Un peu plus tard, je prenais la route de Saint-Lary sur un vélo d'emprunt accompagné par une jeune fille souriante... [Sur la gauche, la route de Bazus-Aure est bordée d'une murette dont la hauteur permet de s'asseoir les jambes pendantes. Et là, horreur ! Six bottes noires pendent au soleil, sous les uniformes vert-de-gris ! Faire demi-tour, c'est se trahir ! Mon guide me lance un regard complice. Effrontée, mais lucide, elle me lance : on fonce ! nous sommes déjà sur le pont. Les bottes se sont immobilisées en nous voyant. Contrôle ! Mon ange leur fit sans aucun doute un sourire ravageur et les gestes les plus amicaux... »

Il complète son témoignage en remerciements à l'égard de la jeune fille, mais nulle mention de son identité. Pourtant il reconnaît que sans elle, jamais il ne serait passé dans les mailles du filet ! Qui étaient-elles, d'où venaient-elles ? Elles sont tombées dans l'oubli, et pourtant leur rôle pouvait être capital ! Après 80 ans, difficile de les identifier, mais ce focus pourrait être une occasion formidable d'en découvrir d'autres !

#3. ELLES ONT TÉMOIGNÉ

“ UN RÉSEAU NE PEUT FONCTIONNER EFFICACEMENT QUE SI TOUTE UNE SÉRIE DE PETITES ACTIONS EST ASSURÉE AU QUOTIDIEN. ”

Thomas FERRER, Passeurs et évadés dans les Pyrénées



JEANNE-ANDRÉE FOURASTÉ, épouse Monacelli (1912-2007)

Titre de déporté-résistant en 1964- Médaille des Justes parmi les Nations en 2012.

Lorsqu'elle naît dans cette famille de boulangers d'Arreau, elle est la quatrième fille, alors que ses parents souhaitent un deuxième garçon. Elle est donc élevée comme tel sous la protection de son frère aîné Romain. C'est une enfant sportive ; elle pratique la montagne en été comme en hiver. Son frère aîné, un des fondateurs de la section ski de l'Auroise, l'entraîne très tôt sur les pentes

enneigées. Un oncle d'Amérique lui offre un vélo pour ses 12 ans, mais ce n'est pas un sport pour les jeunes filles en vallée d'Aure ! Son père est avant-gardiste dans l'éducation donnée à ses enfants ; il veut que chacun d'entre eux s'offre la chance de gravir les échelons sociaux par la poursuite d'études. Dès l'âge 7/8 ans elle devient pensionnaire à Lannemezan. Plus tard, elle passe avec succès le concours de l'école normale.

Une fois son diplôme en poche, elle s'achète un vélo et se déplace partout, fréquentant les auberges de jeunesse. C'est dans l'une d'entre elle à Hossegor qu'elle rencontre sans doute en 1938 Emile-Jean Monacelli qui devient son époux après la guerre. Ils se rendent au même congrès Freinet, qui se déroule cette année-là à Orléans. L'implication d'Andrée dans ce mouvement témoigne à la fois de son côté avant-gardiste dans les méthodes d'enseignement et de ses idées politiques. Elle occupe plusieurs postes d'institutrice avant d'être nommée à Cazaux-Debat sans doute vers 1939/40. Elle connaît sans aucun doute Gabrielle Fisse, l'institutrice de Barrancoueu, native d'Ancizan qui a dû fréquenter l'école normale de Tarbes en même temps qu'elle.

« Mademoiselle Fourasté » est logée au presbytère où elle donne la classe au rez-de-chaussée. Ses relations avec la population se réduisent au strict minimum. Elle est cependant assez proche de l'ancienne institutrice en retraite, Madame Rey qui possède plusieurs maisons dans le village. Andrée est jeune et on peut facilement imaginer qu'elle rejoint souvent ses frères et sœurs et ses amis sur son vélo.

C'est alors qu'on lui parle d'un groupe de jeunes étrangers, anciens brigadistes, membres du Parti Communiste autrichien, travaillant dans des chantiers forestiers.

Elle se lie vite d'amitié avec eux, ils lui accordent pleine confiance. Elle adhère déjà pleinement aux idées communistes, elle est contre le régime de Pétain et n'accepte pas que la France tombe aux mains des Allemands.



Les Autrichiens Gredler Jellinek et Peter Spiegel devant la maison à Cazaux-Debat
© Fonds privé Bouygard

Qui sont ces autrichiens et comment sont-ils arrivés dans la vallée ? Dans leur majorité, ce sont d'anciens brigadistes ayant participé aux combats dans la Poche de Bielsa. Arrivés en France, ils ont été internés au camps de Gurs. En juin 1940, il leur faut échapper à la gendarmerie de Pétain, ce à quoi ils réussissent grâce au réseau de Gerti Schindler, en charge d'organiser la cache des communistes autrichiens passés par les brigades. C'est ainsi qu'ils arrivent d'abord à Lannemezan, puis dans une cabane au-dessus d'Arreau. Ils trouvent un emploi comme bûcherons-charbonniers. Leur nombre varie au gré des visites de compatriotes en fuite. Au départ, un couple, dont la femme enceinte, est de la partie. Irène Spiegel étant sur le point d'accoucher, il faut leur trouver un logement sur Arreau, près d'un médecin. Il semblerait que c'est ainsi qu'Andrée Fourasté fait leur connaissance, ayant été en charge de leur trouver ce logement. Même si les gendarmes d'Arreau ferment les yeux sur leur présence, la troupe évite de se faire repérer dans le bourg et le ravitaillement est parfois difficile. Encore une fois Andrée intervient et détourne des miches de pains de la boulangerie familiale pour alimenter les Autrichiens. Cela lui permet de tisser des liens de plus en plus étroits avec la troupe.

En fonction des coupes de bois il leur faut changer de cabane à deux reprises. Durant l'été 1941, par l'entremise d'Andrée, alors institutrice à Cazaux-Debat, ils s'installent dans ce village de montagne. La maison où ils aménagent, dispose d'un confort sommaire, mais possède un atout majeur : une issue cachée dans une venelle qui peut permettre de fuir en toute discrétion. Ils sont encore embauchés par un forestier d'Avajan, qui ne se formalise pas de leur absence de papiers d'identité en règle. Rejoints par les Spiegel une fois leur enfant mis au monde, et par une autre femme



1. Georg et Irma Hirsch

© Fonds privé Bouygard

2. Irma Spiegel

© Fonds privé Bouygard



du nom de Maria Guttmann, ils se retrouvent à sept adultes et un enfant dans la maison. Bien que travaillant, mais dans la plus totale des clandestinités, ils n'ont pas droit aux tickets de rationnement et parfois la faim se fait ressentir malgré l'aide d'Andrée et du Maire de Cazaux. Ce dernier, gaulliste, réussit à leur obtenir les fameux tickets. Parfois pour le plus grand plaisir d'Andrée un peu gourmande, Martha concocte un très bon Apfelstrudel !

Régulièrement, le KPÖ (Parti Communiste Autrichien) envoie des membres importants du parti pour garder des liens, des informations avec la résistance allemande et se préparer à l'action. Ainsi, Albert Hirsch et Josef Meisel font des séjours de plusieurs semaines à Cazaux et entretiennent des relations privilégiées avec Andrée, qui adhère de plus en plus à leurs idées. Une fois la zone non occupée envahie à la fin de l'année 1942, la surveillance allemande devenant de plus en plus étroite et la bienveillance de la population locale devenant de plus en plus dangereuse, la question du départ se pose. Par l'intermédiaire du réseau communiste allemand et des réseaux locaux, tous peuvent fuir à temps. Les

derniers quittent Cazaux en février 1943.

Andrée Fourasté a été sans conteste une des plus grandes aides locales de ce groupe. Mais il ne faut surtout pas minimiser les actions quotidiennes de la population locale qui ferme les yeux sur la présence et les actions de ces clandestins.

Durant toute cette période, il semble qu'Andrée est déjà bien ancrée dans la résistance et qu'elle a intégré le réseau Andalousie aux côtés du docteur Marcel Marquié de Sarrancolin ; mais fille d'Arreau elle est aussi en contact avec le docteur Pierre Mouniq, à qui notamment elle confie Irène Spiegel pour la faire accoucher clandestinement. L'influence de Josef Meisel est sûrement grande dans le déroulement de son investissement dans la Résistance. Durant la présence des Autrichiens à Cazaux, elle se rend plusieurs fois à Bordeaux et à Marseille afin de louer des appartements à son nom. Ces lieux servent de relais, replis à d'autres résistants, à Josef Meisel lui-même. Elle se déplace à Paris où elle entre en contact avec d'autres membres du réseau. Elle raconte à ses descendants l'anecdote suivante :

« Passant devant l'hôtel Lutétia, où se

1. Gabrielle Fisse (au centre)

© Fonds privé Bouygard

2. Soldat allemand au téléphérique de la Centrale Hydroélectrique de la SHEM-Louron

© Fonds privé Marc Doucet



trouvent alors les bureaux de renseignement et de contre-espionnage nazis, un des compagnons de combat a déclaré : la prochaine fois qu'on passe à Paris c'est ici qu'on dormira ! » Il ne croyait pas si bien dire, l'hôtel ayant été réquisitionné par le Général de Gaulle, c'est ici que les rescapés des camps seront amenés. Et c'est ici qu'Andrée se retrouvera à son retour en France en 1945 !

On suppose que durant toute cette période de 1941/42, elle facilite le passage de la ligne de démarcation de clandestins, candidats pour l'Espagne, elle passe du matériel d'une zone à l'autre, met en relations le réseau autrichien avec les réseaux français. Elle joue un véritable rôle d'agent de liaison.

Pendant l'été 1942, une nouvelle mission lui est confiée, la plus difficile et la plus marquante émotionnellement. Effectivement on lui demande d'aller récupérer le fils d'Albert et Irma Hirsch à Bordeaux. L'enfant né en 1934 à Vienne doit être caché au plus vite. Non seulement il est le fils de deux résistants communistes très recherchés, mais en plus il est juif. Cette demande est non seulement la preuve des liens étroits qui se sont tissés entre Andrée et les Autrichiens, mais aussi la

confiance aveugle qu'ils lui accordent.

Elle remplit son devoir, consciente du danger qu'elle encourt. Mais ayant bien compris la dangerosité de toutes ses actions, elle remet l'enfant, passé sous l'identité de Georges Dubois, à Martha Guttmann. L'enfant arrive on ne sait trop comment à Cazaux. Il est inscrit à l'école du village. Tout va bien jusqu'à la fin de l'année quand les Allemands viennent à occuper la zone libre et que Martha tombe gravement malade. Les Autrichiens quittant Cazaux les uns après les autres il faut trouver une solution pour cacher le petit Georg.

Andrée peut le garder quelques jours chez elle, mais elle est tellement compromise qu'elle craint d'être dénoncée et arrêtée. C'est alors qu'elle le confie à une de ses collègues, communiste et pacifique confirmée, elle aussi investie dans l'aide aux Autrichiens et connue pour acheminer du courrier clandestin entre les réseaux aurois et les lourdais. Il s'agit de Gabrielle Fisse, fille d'un petit industriel d'Ancizan, en poste à Barrancoueu. L'enfant lui est confié en mars 1943, elle le loge chez elle et il fréquente l'école de Barrancoueu, où il est immédiatement adopté.

Au mois de mai 1943, Gabrielle demande à ses élèves d'écrire une jolie carte pour la fête des mères. Le petit Georg lui aussi veut envoyer une carte à sa mère qui lui manque tant. C'est risqué qu'un enfant juif envoie une carte à sa mère juive et résistante... Et contre toute attente Gabrielle prend ce risque et envoie une lettre sans signature à une boîte aux lettres à Amiens. Mais cette fois la chance tourne mal et c'est la Gestapo qui réceptionne le courrier. Effectivement Irma Hirsh vient d'être arrêtée. Malgré ses dires, il est facile de comprendre que le courrier lui est adressé. Par le seul tampon de la poste, la Gestapo remonte le fil et arrive à Barrancoueu le samedi 29 mai 1943. Georg et Gaby sont arrêtés devant une population atterrée. Andrée est avertie. Marcel Marquié lui propose de partir vers l'Espagne, mais elle refuse par crainte de représailles sur sa famille. Elle attend donc calmement l'arrivée de la Gestapo dans son école de Cazaux. Elle est arrêtée le 31 mai 1943. Tout le réseau se met en marche pour les faire libérer. A cet égard, le rapport de l'inspecteur Talazac des renseignements généraux est remarquable.

Les deux résistantes y sont décrites comme des fonctionnaires dignes de toute confiance, dont aucune action clandestine n'a été remarquée, si ce n'est la fréquentation de tous ces Autrichiens résidants à Cazaux. Mais même à leur sujet la vérité est transformée : le nom d'Albert Hirsh n'est pas mentionné et les quatre personnes citées auraient voulu fuir en Espagne par le Rioumajou, où ils auraient disparu ensevelis par la neige dans un trou, ce qui est pure invention ! Rien n'y fait la Gestapo les amène à Amiens où elles sont confrontées avec Georg à Irma Hirsh. Cette dernière reste de marbre, personne ne parle. Irma est torturée, déportée et gazée à Auschwitz. Georg est placé dans une famille juive par le préfet de la Somme qui tente de lui sauver la vie.

Peine perdue, la famille d'accueil est elle-même arrêtée en janvier 1944 et ils sont tous conduits à Auschwitz et gazés dès leur arrivée. Georg avait 9 ans.

Gabrielle Fisse est libérée : le rapport de l'inspecteur Talazac aurait-il marché pour elle ? Andrée est quant à elle incarcérée au fort de Romainville où sont enfermés beaucoup d'opposants politiques. Elle est marquée par les chants des femmes, entonnés au moment des exécutions des hommes. Un mois plus tard elle est transférée à Compiègne, camp de transit avant le départ pour les camps allemands. Au bout de trois mois, elle est transférée à Ravensbrück où elle partage le quotidien et la baraque de Germaine Tillon et Geneviève de Gaulle-Anthonioz. Ces femmes sont un modèle d'abnégation et de force pour la jeune femme pyrénéenne. En août 1944, elle change de camp et est transférée au nouveau camp de Zwodau. Elle travaille dans l'usine Siemens rattachée au camp. Elle est libérée le 8 mai 1945, mise à l'isolement dans un camp de transit pour cause de dysenterie, et rapatriée à Paris où elle couche effectivement au Lutétia. Le retour à la vie normale est difficile. A son arrivée elle découvre deux télégrammes de son amoureux d'avant-guerre, Emile Monacelli et renoue avec lui. Mais elle n'oublie pas non plus ses codétenues et milite aux côtés de Marie-Claude Vaillant-Couturier, Germaine Tillon, Lise London. Elle est aussi en relation avec Josef Meisel et quelques autres Autrichiens passés par Cazaux. Tous soutiennent son dossier pour la reconnaissance de résistante, l'obtention de décoration et d'une pension.

Mais pour elle le plus important n'est pas là... Ancré au plus profond d'elle-même, reste le drame du petit Georg ; et un sentiment de culpabilité l'habite jusqu'à la fin de ses jours.



MARIE-LOUISE COURET épouse Labaye (1903-1992)

Marie-Louise est mariée à Albert Labaye au moment des faits et déjà mère de deux grands enfants, Monique née en 1926 et Jean né en 1928 ; eux aussi participent à tous les actes héroïques de leurs parents.

Au moment où la guerre éclate, Albert est typographe pour le journal La Petite Gironde et ils habitent à Bordeaux-Caudéran. Mobilisé en 39/40, il décide de partir avec toute sa famille fin 1940, et accepte de prendre la gérance de la cantine du chantier de construction des infrastructures hydroélectriques de la vallée du Rioumajou (La Société d'éclairage et de force par l'électricité de Saint-Lary).

Le projet de construction d'une nouvelle centrale à Maison Blanche avait été mis en place avant la déclaration de la guerre. Le chantier se poursuit pendant la guerre. Le directeur de la société montre d'ailleurs un esprit très collaboratif avec l'ennemi, allant même jusqu'à employer des ingénieurs allemands. Il est à noter que la plupart des ouvriers sont de nationalité espagnole. Ils sont incorporés par le régime de Vichy dans un des nombreux

Groupements de travailleurs étrangers (GTE) sur ces chantiers de la zone « libre ».

Dès 1943, ils font l'objet d'une enquête de la part des Renseignements Généraux, à la demande du directeur de la Société d'éclairage et de force par l'électricité de Saint-Lary. Deux observateurs vont les surveiller et en particulier Marie-Louise dont le directeur veut se débarrasser, la suspectant déjà d'héberger et d'aider au passage des clandestins. Ils lui trouvent également trop d'amitié avec certains Espagnols suspects.

Interrogée des années plus tard (1975) par le Comité d'Histoire du Gers, elle raconte certains points de son action.

Ainsi, l'activité clandestine du couple aurait commencé dès leur arrivée au Rioumajou, lors des tout premiers passages de patriotes décidés à rejoindre l'armée régulière d'Afrique du Nord. Dès les premiers temps, elle maternelle ces clandestins en les nourrissant, les logeant et en leur facilitant leur passage. Elle insiste alors sur son amour de la Patrie et son sens du devoir.

Dans son dossier d'homologation de grade FFI, elle certifie avoir fait passer des patriotes français et alliés dès 1941, et avoir créé une « ligne » : elle les prenait en charge à Lannemezan, leur faisait passer la zone réservée, les conduisait en Espagne par le Rioumajou, les orientait sur Lerida puis sur Barcelone au Consulat anglais. Ses allégations sont confirmées dans un document officiel établi par l'ancien vice-consul de Barcelone, John Gardiner.

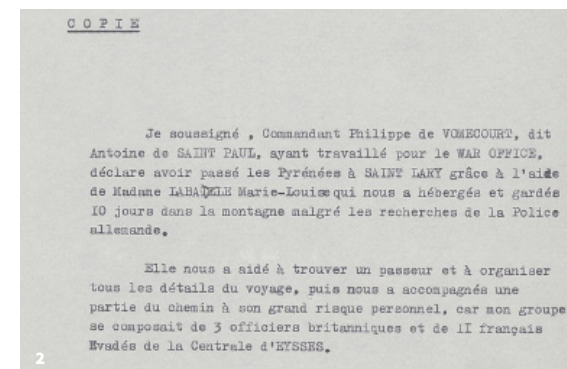
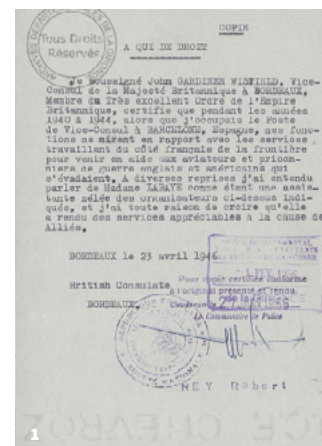
En 1942, Jean Duchein, chef de travaux chez Mazic à Lannemezan, commence à s'occuper de passages pour le compte de réseaux de Corrèze et de Marseille. Bien que ses premiers passages transitent par Pau, très vite le départ se fait de Lannemezan soit par Luchon, soit par le Rioumajou. Il se met alors en contact avec Marie-Louise Labaye. Le réseau est connu sous le nom de Pernod. Il fait passer vingt à trente personnes par semaine par des chemins différents. Les candidats au passage sont souvent polonais, tchèques ou américains. A leur arrivée, ils sont nourris et équipés pour l'expédition. Le Maire de Lannemezan, le docteur Baratgin, et sa secrétaire leur préparent de faux papiers d'identité. Duchein demande à Marie-Louise de continuer à faire passer.

En 1945, Duchein certifie l'action de Marie-Louise.

« Je soussigné Duchein Jean, déporté politique rapatrié de Dachau, ex-chef du groupe des réseaux d'évasion Pernod et Buckmaster-Hilaire, certifie que Madame Labaye, cantinière au Rioumajou, Vallée d'Aure, portant le surnom de Danièle dans la clandestinité, a travaillé dans la Résistance, sous mes ordres durant l'année 1943 jusqu'au 30 mai 1944, date de mon arrestation. Elle a fait traverser la zone interdite à un grand nombre d'officiers français, patriotes, jeunes déserteurs de la relève. »

Par les différents témoignages, on sait qu'elle saisit l'occasion des marchés à Lannemezan pour faire le transport de clandestins. Son laissez-passer lui permet de circuler sans trop de contrôle entre la zone réservée et la petite ville de marché. Pour certains c'est à Sarrancolin qu'ils grimpent dans le camion, attendant son passage chez Edouard Lavigne cafetier et marchand de vin, et surtout maire révoqué de ladite commune.

Quelques lettres anonymes, les requêtes du directeur de la Société d'éclairage, nous



1. Attestation de John Gardiner ©CCVR AD 33

2. Attestation de Philippe de Vomécourt ©CCVR AD 33



Rioumajou aujourd'hui © Pierre Meyer-AE Média

indiquent que ses activités, bien que clandestines, sont connues de tous. En voici un exemple :

Lettre anonyme dénonçant les époux Labaye, retrouvée au commissariat central de Pau après la Libération et communiquée aux époux Labaye :

« Monsieur le Commissaire,
A Saint-Lary, le cantinier Labaye, avec l'ancien maire de Sarrancolin et Mazic de Lannemezan font un maquis. La « Gestapot » va le savoir bientôt les gendarmes sont prévenus, mais font les morts. La femme Labaye se vante de faire couper les têtes de ceux qui l'empêchent de faire ses coups ».

La lettre écrite à la main porte le cachet de la poste du 21 février 1944. Même s'il y a fort à parier que Marie-Louise agit avec le plus de discrétion possible, alors que les passages sont de plus en plus nombreux, elle se fait arrêter trois fois par la Gestapo. A chaque fois les enquêtes n'aboutissent à rien et le mutisme de Marie-Louise sauve tout son réseau franco-espagnol du Rioumajou.

Une autre lettre, envoyée au Secrétaire d'Etat à l'Ordre public à Vichy, incrimine les mêmes personnes et les accuse de faire passer des gens recherchés par la police, notamment un Espagnol dénommé Vaca à l'origine de sabotage à l'usine de Saint-Lary. Encore une fois il est spécifié que la gendarmerie ne bouge pas car elle est de connivence !

Effectivement les contrôles au barrage de la zone réservée à la sortie d'Arreau sont la plupart du temps inexistantes. Les gendarmes ferment les yeux et ce n'est que sous la pression des troupes d'occupation qu'ils font de temps en temps des contrôles plus renforcés. Ainsi connaît-on l'histoire d'un couple de juifs arrêté par les patrouilles allemandes à la frontière.

Quand les gendarmes sont questionnés quant à la raison de leur présence dans la zone réservée, ils évoquent une foule de gens au même moment qui les aurait empêchés de voir passer les deux protagonistes ! Dès lors on peut bien admettre qu'ils ferment les yeux sur les « marchandises » de Marie-Louise Labaye !

Son action la plus héroïque est sans conteste le passage de quinze évadés de la prison d'Eysses.

Cette abbaye vendue comme bien national à la Révolution, devient en 1803 l'une des premières maisons de réclusion ouverte en France. Elle accueille les condamnés à de longues peines jusqu'en 1895. Le 2 juin 1895, elle est transformée en colonie correctionnelle destinée aux mineurs délinquants. Eysses continue d'accueillir des pupilles jusqu'en septembre 1940, date à laquelle l'établissement reçoit des détenus politiques, avant de devenir en 1943 un lieu de répression stratégique : la plus vaste concentration de prisonniers politiques (résistants) de toute la France et de toutes les nationalités.

Le 3 janvier 1944, une évasion collective est organisée par des prisonniers membres du SOE (Direction des Opérations Spéciales), du réseau Buckmaster et du mouvement Franc-Tireur. Cinquante-quatre détenus parviennent à s'échapper en bénéficiant de la complicité de deux gardiens. Quinze d'entre eux se retrouvent à Mazère de Neste à la Maison Dufaza. De là ils sont acheminés chez Lavigne à Sarrancolin et sont pris en charge par Marie-Louise Labaye. Parmi eux, se trouvent trois officiers britanniques. Marie-Louise raconte : « Après avoir affronté toutes les patrouilles allemandes nous sommes arrivés à la cantine sans avoir éveillé l'attention de quiconque ».

Pourtant si l'on en croit le témoignage d'un des évadés, le voyage est parsemé d'embûches et ce jusqu'au bout. Ainsi Arsène Fontaine raconte bien des années plus tard : « Embarqués derrière des sacs de pommes de terre, nous avons monté vers la montagne (sic), mais le camion est tombé en panne sur une plaque de verglas. Une patrouille allemande est arrivée descendant de la frontière. Danielle notre passeuse qui était au volant a discuté avec les allemands et leur a demandé de pousser le camion, ce qu'ils ont fait. Nous ne respirions plus, c'est une chose inoubliable. »

Alors qu'ils sont activement recherchés, elle les héberge jusqu'au 15 février pour cause de mauvais temps et impossibilité de passer les cols. Pour plus de discrétion elle n'hésite pas à les cacher dans la partie privative de sa baraque, sans éveiller de soupçons chez les hommes travaillant sur les chantiers. Elle raconte parvenir à alerter l'ambassade anglaise à Barcelone de la prochaine arrivée des « évadés de la prison d'Eysses ». Dans les faits, il semblerait qu'ils n'étaient nullement attendus ! Le matin du 15 février, à 4h du matin le passeur Angel vient les chercher. Il

leur faut aller vite, entre deux patrouilles allemandes. Ils sont jeunes et réussissent le passage. Marie-Louise prend cependant un très gros risque : Félix Stargart, pilote de la RAF est malade au moment du départ. Elle le remet sur pied et ce n'est qu'un mois plus tard qu'il rejoint les troupes alliées.

C'est le jour même de son départ que Marie-Louise vit le moment le plus éprouvant de sa vie, mais encore une fois, elle ne fléchit pas. Son époux et elle-même se sont absentés de la cantine ; cette dernière est alors cernée par les Allemands qui sortent du lit Jean et Monique, les enfants du couple. Ils leur demandent où sont passés les quinze évadés. Jean est dénudé dans la neige et frappé à coups de crosse de fusil. Malgré les coups il ne parle pas. Monique est également battue... Ne tirant rien des enfants, Marie-Louise est également arrêtée et interrogée. Faute de preuves (la neige fraîche a tout effacé !) ils sont tous relâchés. Jean est grièvement blessé et le Réseau réussit à le faire hospitaliser plusieurs mois à Tarbes où il n'est plus inquiété.

Combien en a-t-elle aidé ? On ne le sait pas ! Mais son dossier de résistante conserve de nombreuses attestations. Après coup elle mesure tous les risques encourus pour elle et sa famille. Elle conclut son témoignage par la phrase suivante :

**« NOUS AVONS MILLE FOIS
RISQUÉ NOS VIES ET CELLES
DE NOS ENFANTS POUR
LA FRANCE ET NOUS N'AVONS
JAMAIS PERDU CONFIANCE
EN SES VÉRITABLES CHEFS. »**



1. Hôtel Courrèze à Eget-cité

© Carte postale Éditions LF

2. Madeleine et Jean Courrèze

© Je me souviens... Aragnouet - J.B. Vidal

3. Marie-Antoinette Rogé-Toumeau

© FRAD065



**MADELEINE VALENTIAN,
épouse Courrèze (1894-1974)**

Madeleine Courrèze est aussi mentionnée dans plusieurs témoignages. Mais celui qui en parle le mieux est sans conteste son petit-fils, Jean-Bernard Vidal, dans son livre *Je me souviens... Aragnouet*. Madeleine, née à Tramezaïgues en 1894, a géré avec sa sœur l'hôtel thermal de la Garet, construit par son père. En 1914, elle épouse Jean Courrèze d'Eget Village. Il est garde forestier. Le chantier de la centrale hydroélectrique d'Eget commençant, elle décide d'en tenir la cantine. En 1919, ils construisent un hôtel-restaurant-épicerie à l'emplacement de la cantine. Madeleine est l'âme de la maison. Le commerce tourne bien et jouit d'une excellente réputation. En avril 1938, les événements de la Retirada viennent bousculer le train-train quotidien.

À l'image des Fouga à Fabian, les Courrèze ne peuvent laisser ces pauvres gens sans aide. Ils s'en ruinent presque. Lorsque la guerre éclate, le couple dont les opinions politiques sont connues, est sollicité par la Résistance. Madeleine adhère au Parti Communiste et

l'hôtel devient une plateforme incontournable de la haute vallée. Elle accueille les candidats à l'évasion qui arrivent épuisés à pied ou cachés au milieu des sacs de pommes de terre et des barriques des camions de livraison ! Les candidats sont de toutes les catégories : militaires ou civils voulant continuer le combat, résistants « grillés », pilotes alliés, juifs de toutes nationalités, réfractaires au STO. Elle est également à l'origine d'un mouvement des femmes d'Eget-Cité qui se mettent à tricoter chaussettes, écharpes et bonnets pour tous ces gens si mal équipés. Sa fille, Marie, qui n'en peut plus d'attendre son mari prisonnier, devient son bras droit et se met en relation étroite avec le garde-vanne du lac de l'Oule qui envoie aussi du monde sur l'hôtel.

Une cache est aménagée dans la cave de l'hôtel pour les évadés, lorsque les patrouilles allemandes viennent faire ripaille au restaurant. Son mari qui a gardé quelques vaches, cache aussi des évadés dans la grange et le matin, Madeleine ne manque pas de mettre quelques victuailles dans le seau à lait pour nourrir les candidats au passage de la frontière. Un des épisodes les plus tragiques fut

sans doute en ce mois de mars 1944, quand le réseau lui amène quatre aviateurs et un passeur, bloqués à cause des intempéries. Sans réfléchir une seconde Madeleine les cache et les nourrit, mais ils décident de partir deux jours plus tard malgré la tempête et la neige instable. Une avalanche décime la troupe, seul un des aviateurs a la vie sauve et revient à l'auberge donner l'alerte...

Si on parle peu de Madeleine aujourd'hui, le gouvernement britannique ne l'a pas oubliée après-guerre, elle, son mari et ses enfants. Elle a reçu de nombreux remerciements pour l'aide qu'elle a pu apporter aux soldats de la couronne britannique lors de leur évasion.

**MARIE ANTOINETTE ROGÉ TOUMEAU,
épouse Leroy (1919-2024)**

L'activisme résistant est le même en vallée du Louron qu'en vallée d'Aure. Une femme a voulu en parler et transmettre à ses descendants. Il s'agit de Marie-Antoinette née Rogé-Toumeau et mariée en 1948 à Monsieur Leroy de Tarbes. La Maison est connue à Loudenvielle, puisqu'il s'agit du plus vieux bistrot encore ouvert dans la vallée. C'est la mère de Marie-Antoinette, qui la première, transforme la maison familiale en auberge. On y mange et on peut même y dormir. Chez Rogé, l'accueil est une affaire de femmes, les hommes eux travaillent à la ferme. Marie-Antoinette est élevée en partie par une tante et bénéficie d'une très bonne éducation. Née en 1919, c'est une jeune femme aux idées bien arrêtées quand la guerre éclate. Alors qu'elle adhère au mouvement de la Jeunesse Agricole Catholique féminine, elle s'oppose fermement aux idées de l'évêque de Tarbes-Lourdes Monseigneur Choquet qui prône l'obéissance à l'autorité du régime de Vichy. Elle est alors remarquée par l'abbé Minvielle, qui lui suit plutôt les consignes de Monseigneur Saliège,



évêque de Toulouse, et qui cherche à faire évader des jeunes gens vers l'Espagne. Il lui faut dès lors organiser une filière sûre. Elle contacte l'épicier ambulant de Lannemezan, dont les activités « camouflées » sont connues. Ce dernier lui préconise la marche à suivre et la met en contact avec le directeur des usines de la SHEM (Société Hydroélectrique du Midi) au fond de la vallée, qui peut être le dernier maillon du passage vers l'Espagne. Dans le même temps il lui conseille d'assurer une place solide à Tarbes par où les jeunes gens doivent passer.

Le réseau des amies de Loudenvielle est le plus sûr et c'est une autre Louronnaise qui l'aide : Odette Garet. Elle est alors directrice de la Maison des Mères à l'hôpital de Tarbes. Ce dernier est dirigé par Marcel Billères déjà très impliqué dans la résistance locale. Marie-Antoinette le connaît un peu, effectivement elle a fréquenté l'école de sténodactylo dirigée par sa mère à Toulouse. Ainsi Marcel Billère accepte de cacher ces jeunes, à la condition que le service d'Odette Garet les nourrisse, en attendant que Marie-Antoinette organise leur transfert jusqu'à Sarrancolin puis Loudenvielle. Elle sollicite aussi sa belle-sœur pour trouver des vêtements afin d'équiper



Simone Arnould © Livre René Latou

SIMONE ARNOULD (1920-2012)

Simone naît le 8 octobre 1920 à Charme dans les Vosges. Son père est marchand de boissons gazeuses dans la même commune. Elle-même devient institutrice, fréquente les auberges de jeunesse et adhère aux idées du Front Populaire. Elle semble être révoltée par l'occupation allemande et la présence allemande et veut rejoindre la France Libre.

Pleine de tristesse et en grand secret, elle quitte le village de Charme-sur-Moselle le 12 juin 1943. Elle arrive à Paris où elle espère voir sa cousine. Elle y retrouve un collègue instituteur appelé au STO. Il s'enfuit avec elle.

C'est une jeune femme sportive, qui connaît bien la montagne vosgienne en été et en hiver. Elle se sent prête pour la traversée des Pyrénées et, pleine d'optimisme, veut rejoindre les troupes de la France Libre, rêvant de servir la France dans une unité militaire. Sa jeunesse et son insouciance sont sa force, pas l'ombre d'un doute n'occupe son esprit. Elle traverse la France jusqu'à Toulouse et de là, prend une correspondance pour Lannemezan. Les deux amis sont réceptionnés par deux autres camarades de route à la gare. Harnachés comme des montagnards, ils semblent plutôt enclins à l'amusement dans les rues de Lannemezan. Le lendemain Simone est présentée au chef de réseau Marcelin Duteich. Ce dernier est très sceptique quant à faire passer une fille ; il la harcèle de questions embarrassantes. Elle ne se laisse nullement démonter et pour couper court à une discussion stérile, elle lui dit :

« Vous savez, chez nous, en Lorraine, on ne les aime pas, les Boches ! »

Il est convaincu et selon le témoignage de René Latour, compagnon de fortune de Simone, il lui aurait même fourni les chaussures montantes et cloutées pour affronter la haute montagne.

Ils partent à dix personnes de Lannemezan, sont accueillis à Jumet dans une ferme où le groupe se restaure et où cinq autres personnes se joignent à eux, dont les frères Latour, Marcel et René. Ce dernier a lui aussi écrit ses mémoires et relate le même voyage que Simone. Il écrit même à son sujet : « Elle a du courage cette fille ! Sacrée Simone, va ! ».

Effectivement, il a dû être difficile d'être la seule femme au milieu de tous ces hommes. Mais pas une fois elle ne s'en plaint et pas une fois René Latour ne fait de remarque désobligeante à son sujet.

Dans son récit, « *C'était en 43, récit d'une évadée vosgienne* », c'est avec justesse et poésie qu'elle décrit sa traversée des Pyrénées.

Quel périple, il fallait vraiment vouloir fuir vers un avenir meilleur pour tenir le coup. La traversée débute le 15 juin et ils arrivent à Bielsa le 20 juin. Quand on suit leur périple sur la carte on est bluffé, leurs capacités physiques sont étonnantes. Pour avoir une idée précise de l'itinéraire, il faut confronter le récit de Simone avec celui de René Latour. Lui connaît parfaitement les lieux et donne un descriptif précis du cheminement : de Sarrancolin ils partent sur Jumet, s'arrêtent chez la tante des frères Latour ; Simone évoque la bienveillance de la maisonnée, qui malgré la peur nourrit toute la troupe. Puis ils continuent vers la grange du Clot de Mourtis où ils dorment quelques heures. En fin de matinée, ils repartent vers le col d'Aspin, mais un berger leur indique le passage de patrouilles par la route du Col et

leur conseille de passer ailleurs. Ils regagnent la Hourquette d'Ancizan, continuent sur le chemin. Ici ils passent une deuxième nuit dans une autre grange un peu à l'écart du chemin. Ils sont réveillés le matin par les propriétaires qui viennent traire les bêtes. René identifie très bien les propriétaires, la famille Moulié dont les fils sont aussi passés en Espagne. Ils peuvent se réconforter de lait frais et un ami de la maison Moulié accompagne la troupe pour la mettre sur le bon chemin. Traversant de multiples pierriers sur les flancs de l'Arbizon ils arrivent aux Granges de Lurgues. Puis, par le vallon du Rabat ils rejoignent le Col du Portet. Comble de malchance, la nuit est froide et embrumée. Ils parviennent pourtant au Lac de l'Oule.

Par mesure de sécurité il vaut mieux éviter les cabanes du chantier en cours et ils se dirigent donc vers le vallon d'Estibère. Ils veulent gagner Orédon et il leur faut couper par les flancs du Montpelat ; à Orédon, ils évitent la route et longent les rives côté pierrier pour atteindre la cabane du berger Antoun. Ce dernier leur conseille d'aller dormir dans les vieilles baraques du Lac de Cap-de-Long plus à l'abri des patrouilles.

La suite est dantesque ! Ils montent et descendent dans des pierriers de plus en plus pentus, port du Badet, port du Campbielh, cirque de Barroude, port de Barroude, vallée de Barrossa. Ultime étape à l'hôpital de Parzan où la « Guardia civil » les cueille après une bonne nuit de sommeil ! C'est une véritable course de haute montagne que Simone s'est infligée. Une fois le courage lui manque, mais l'équipe la porte. A la lecture du récit de René Latour, on comprend bien qu'elle est vite intégrée à la troupe et que les garçons font attention à la jeune fille, bien qu'elle soit en meilleure forme physique que certains garçons !

Alors qu'il semble qu'elle se soit astreinte à ce dur périple par conviction politique, quel n'est pas son désenchantement une fois parvenue en Espagne. Avant Madrid, elle doit rester quelques jours enfermée dans une prison pour femmes à Barbastro. A Madrid elle fait connaissance avec Marcel Marquié de Sarrancolin dont ses compagnons d'évasion lui ont tant parlé. Le séjour à Madrid est plutôt agréable. L'arrivée à Casablanca bien que chaleureuse met fin à l'aventure. Son rêve de se battre pour la patrie est mis à mal. Elle ne peut que reprendre un poste d'institutrice au Maroc. Elle revient en France au lendemain du débarquement.

RENÉE SARRELABOUT, née Cesbron (1922-2019)

« J'ai un souhait de vieille dame, je voudrais qu'on invente un recueil de tous les petits faits de la résistance. J'aime ce mot Résistance ».

Personnage incontournable des vallées d'Aure et du Louron, c'est pourtant ce que l'on peut trivialement appeler une « étrangère ». Renée, Nénette pour les intimes, n'arrive à Saint-Lary que dans les années 1950.



Renée Sarrelabout

Jeune mariée, elle suit son gascon de mari, qui vient à l'appel de Vincent Mir, dans une vallée en plein développement économique. Renée c'est la femme du carreleur gersois, elle ne parle pas encore de son passé de résistante et de déportée. Ses deux ans passés au camp de Ravensbrück l'ont profondément marquée et ont forgé son caractère bien trempé. Membre d'associations des anciennes déportées, elle se lie d'amitié avec Andrée Fourasté quand celle-ci revient dans la région. Mais mis à part avec les anciennes déportées, elle ne parle jamais de son internement. Un jour, alors qu'elle pèse sa fille de 9 ans, elle découvre que cette dernière fait le poids qu'elle faisait à 23 ans à sa sortie de camp. Un déclin s'opère alors : il faut raconter, raconter aux jeunes pour que cela n'existe plus. A partir de ce jour, Renée s'engage dans les associations d'anciens déportés. A ce titre elle s'engage aussi à la création du musée de la Résistance et de la Déportation de Tarbes qui ouvre ses portes en 1989. Elle témoigne dans les écoles, collèges et lycées quasiment jusqu'à la fin de sa vie. Fille aînée d'une fratrie de six enfants, elle mène une enfance heureuse dans la région angevine, élevée comme un garçon, seule fille de l'équipe de foot dont son père s'occupe. Son père, tailleur de pierre, est un syndicaliste militant et il élève sa fille dans cet esprit. Dès 1940 ils entrent en résistance : c'est une évidence. Secrétaire de mairie à Angers, Renée se met à fabriquer de « vrais faux papiers ». Mais un jour, alors qu'elle veut juste s'acheter une ceinture aux Nouvelles Galeries, deux hommes l'interpellent, la saisissent et l'emmènent à la prison du Pré Pigeon à Angers. Elle a été dénoncée. Après plusieurs semaines, seule dans une cellule, subissant des interrogatoires musclés, elle est transférée au camps de Ravensbrück. Pendant deux ans elle exécute un travail harassant, mais garde l'espoir d'un monde meilleur.



Elle raconte que deux choses l'ont aidé à survivre : ses idéaux communistes et la découverte de la poésie grâce à Germaine Tillon. Pendant sa déportation, la sororité et la solidarité entre femmes devient pour elle une valeur fondamentale qui s'accorde avec ses idées communistes.

Témoigner sur l'horreur des camps devient un acte de militantisme pour cette communiste convaincue. C'est aux jeunes qu'elle s'adresse en premier lieu, mais plutôt que de décrire les horreurs des camps, c'est cette solidarité, cette entraide entre les prisonnières et l'esprit

de résistance dans des petites actions quotidiennes qu'elle met en avant. Ainsi raconte-t-elle par exemple l'aide de cette prisonnière russe qui lui dit de sucer des cailloux pour saliver et moins souffrir de la soif. En souvenir de cette jeune russe, la fille de Renée est baptisée Katia. A chaque intervention, ce sont de petites anecdotes qui marquent les esprits. Les années passant, Renée doit se retirer à Tarbes en maison de retraite, mais continue de témoigner soit devant les caméras soit dans les écoles. Et c'est au début des années 2010 que la Fédération des Œuvres Laïques des Hautes-Pyrénées soutenue par l'association des Amis de la Fondation pour la Mémoire de la Déportation missionnent l'artiste Michèle Bouhet pour écrire une pièce mémorielle sur les récits de Renée. Ainsi naît « *Les mangeurs d'aurore* », spectacle qui permet de pérenniser les propos de Renée Sarrelabout.

« C'est un récit de vie qui n'est pas linéaire, comme Renée lorsqu'elle raconte. Elle passe de la soupe verte de la maison de retraite qui la met en colère... à l'herbe qu'elle mangeait dans le camp. » raconte Michèle Bouhet.

Cette pièce, mélangeant témoignages de Renée et chants est donnée dans la France entière et amène à la postérité les idées soutenues par Renée Sarrelabout.

**“DES GENS ME DEMANDENT COMMENT
J'AI CHOISI DE RÉSISTER, COMMENT JE SUIS ALLÉE DU BON CÔTÉ.
MAIS JE NE SUIS PAS ALLÉE DU BON CÔTÉ.
J'AI FAIT CE QU'IL FALLAIT FAIRE, C'EST TOUT.”**

Jeanine MESSERLI - Résistante toulousaine

« C'EST AUX JEUNES DE DÉFENDRE LA RACE HUMAINE,
QUELS QUE SOIENT LEUR RELIGION, LEUR PARTI, LEUR
POLITIQUE, LEUR DIFFÉRENCE. C'EST AUX JEUNES DE
REPRENDRE LES VALEURS DE SOLIDARITÉ, DE COMPRÉ-
HENSION, DES VALEURS HUMAINES TOUT SIMPLEMENT.
CES VALEURS ONT ENCORE BESOIN D'ÊTRE DÉFENDUES.
PLUS JAMAIS ÇA !!! » Renée Sarrelabout

**Le Pays des vallées d'Aure
et du Louron appartient
au réseau national des Villes
et Pays d'art et d'histoire.**

Le ministère de la Culture, direction générale des Patrimoines, attribue le label Villes et Pays d'art et d'histoire aux collectivités locales qui animent et valorisent leur patrimoine. Il garantit la compétence des guides-conférenciers et des animateurs de l'architecture et du patrimoine et la qualité de leurs actions.

Des vestiges antiques à l'architecture du XXI^e siècle, les villes et pays mettent en scène le patrimoine dans sa diversité. Aujourd'hui, un réseau de plus de 200 villes et pays vous offre son savoir-faire sur toute la France.

Remerciements au comité de relecture.
Rédaction Cécile Delaumoy,
guide conférencière au Pays d'art
et d'histoire Aure Louron.

À proximité

*(en région Occitanie
et sur le massif des Pyrénées) :*

Bastides du Rouergue, Cahors, Figeac, Grand Auch, Millau, Moissac, Montauban, Oloron-Sainte-Marie, Pyrénées Cathares, Vallées Catalanes du Tech et du Ter, Vallée de la Dordogne Lotoise bénéficient de l'appellation Villes et Pays d'art et d'histoire.

**RENSEIGNEMENTS
Pays d'art et d'histoire**

Château de Ségure
2, avenue Calamun
65240 ARREAU
Tél. : **05 62 40 10 71**
Port. : **06 42 17 66 31**
pah@aure-louron.fr
www.patrimoine-aure-louron.fr

